

NIFFF 2010

DOG POUND

Un film de
Kim Chapiron

Avec
Adam Butcher
Shane Kippel
Mateo Morales

Durée: 91 minutes

Sortie: 21 juillet 2010

Téléchargez des photos:
www.frenetic.ch/presse

SYNOPSIS

Davis, 16 ans, trafic de stupéfiants.
Angel, 15 ans, vol de voiture avec violence.
Butch, 17 ans, agression sur un officier de probation.

Une même sentence:
La prison pour délinquants juvéniles d'Enola Vale. Arrivés au centre de détention, ils devront choisir leur camp, victime ou bourreau..

LISTE ARTISTIQUE

Butch.....	ADAM BUTCHER
Davis.....	SHANE KIPPEL
Angel.....	MATEO MORALES
Max.....	SLIM TWIG
Banks.....	TAYLOR POULIN
Frank.....	DEWSHANE WILLIAM
Goodyear.....	LAWRENCE BAYNE
Sands.....	TRENT MCMULLEN
Loony.....	JEFF MCENERY
Eckersley.....	BRYAN MURPHY
Harrel.....	MICHAEL MORANG
Kuruk.....	CLAYTON JOSEPH
Sal.....	ALEXANDER CONTI
Meakin.....	WILLIAM ELLIS
Gahege.....	MICHAEL JR. STATES
Philipps.....	ARNOLD PINNOCK
Greaves.....	TIM TURNELL
Miss Biggs.....	LYNNE ADAMS

LISTE TECHNIQUE

Réalisation.....	KIM CHAPIRON
Scénario.....	JEREMIE DELON et KIM CHAPIRON
Directeur de la photographie.....	ANDRE CHEMETOFF
Musique.....	BALMORHEA, K'NAAN, NIKKFURIE (la Caution)
Chef décorateur.....	TERRY QUENNELL
1er assistant réalisation.....	DAVID DIANE
Chefs costumiers.....	BRENDA MCLEESE
Chef maquilleuse.....	CHANTALI ROBICHAUD
Chef coiffeuse.....	BAR BI JOLLOTA
Directrice de production.....	GINNY DUZAK
Producteur Canada.....	SAM GRANA
Producteur associé.....	FREDERIC JUNQUA
Photographes de plateau.....	CHRIS REARDON
Casting.....	JENNY LEWIS C.D.C. et SARA KAY C.D.C.
Monteur image.....	BENJAMIN WEILL
Monteurs son.....	MARCO CASANOVA et JEROME GONTHIER
Ingénieur du son.....	GEORGES HANNAN
Mix.....	FRANCOIS-JOSEPH HORS
Directrice de post-production.....	CHRISTINA CRASSARIS
produit par.....	GEORGES BERMANN
Avec le soutien de.....	MEDIA – A programme of the European Union

RENCONTRE AVEC KIM CHAPIRON **COSCENARISTE ET REALISATEUR**

Comment le projet est-il né ?

J'étais en pleine promotion internationale pour SHEITAN lorsque Georges Bermann (le producteur d'ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND et LA SCIENCE DES RÊVES) m'a contacté pour me demander si un film sur le milieu carcéral des enfants aux États-Unis pouvait m'intéresser.

Il m'a montré SCUM d'Alan Clarke dont il venait d'acquérir les droits. Il y avait certaines sources d'inspiration passionnantes. J'ai répondu à Georges que ce sujet me tentait réellement mais était beaucoup trop sérieux pour que je puisse en parler sans vraiment le connaître. Me voilà donc parti pour un voyage aux États-Unis dans les prisons pour mineurs qui durera 1 an.

Qu'est-ce qui vous a tenté dans le sujet ?

Sans quitter les thèmes qui me touchent, ce film était l'occasion de changer radicalement d'univers après SHEITAN. Et puis tourner de l'autre côté de l'Atlantique me tentait évidemment aussi.

Votre approche est atypique, comment l'avez-vous définie ?

J'ai vu trop de films de prison avec des Chicanos tatoués, des gangs de Jamaïcains qui s'entretuent dans des rapports raciaux caricaturaux. C'est un sujet sur exploité auquel je ne voulais pas toucher. Je voulais placer mon émotion à il leurs. Je souhaitais aussi un maximum de réalisme. Avec mon coscénariste Jérémie Delon, nous avons donc concentré nos recherches sur le Midwest et sa population blanche – les white trash. Nous avons visité de nombreux centres pénitentiaires. Nous dormions dans des motels, juste en face des prisons où nous allions tous les jours passer du temps avec les jeunes. Nous nous sommes présentés comme des cinéastes souhaitant recueillir des témoignages et avons à chaque fois été reçus dans une totale transparence. Les autorités sont convaincues de faire au mieux et ne cachent rien. Elles nous ont laissés accéder à tout ce que nous demandions. Seule condition, nous n'avons pas le droit de citer les établissements ou de photographier les gamins. J'ai également rencontré des gardiens, des directeurs de prison qui nous ont eux aussi inspiré des personnages.

C'est d'eux qu'est notamment né le personnage de Goodyear, le gardien, aux antipodes des caricatures possibles. Nous écrivions sur place, à quatre mains. Notre travail consistait à retranscrire des émotions bien réelles. Je n'oublierai jamais ma première visite en prison. Le gardien chef nous ouvre la grille, trois détenus nous attendent. L'un d'eux s'était écrit «Fuck the world» sur le bras avec une punaise. Sa blessure suintait encore. La grille se referme et à ma grande surprise, le gardien n'entre pas. Mon imagination se met en marche, je me vois kidnappé par les détenus avec une lame de rasoir ! Il n'en fut rien. Les trois jeunes ravis de recevoir de la visite nous ont baladés dans le centre, nous présentant à tout le monde. Ensuite, nous avons fait une sorte de synthèse des détails, des codes vestimentaires, des procédures et des topographies pour créer le centre d'«Enola Vale». Enola est un terme indien qui signifie «la vallée de la solitude». Aucun centre existant ne porte ce nom. C'est un clin d'oeil aux Indiens d'Amérique, dont on ne parle que trop rarement dans les films. Les Prairie Niggers comme ils s'appelaient entre eux – les Nègres des prairies.

Est-ce à ce moment-là que vous avez défini la typologie de vos personnages ?

Puisque ce film parle d'enfants, il parle forcément des parents. Butch est sans doute le plus radical des trois jeunes. Il y a en lui la folie, le jusqu'au-boutisme de ce lui qui n'a plus rien à perdre. Il porte en lui une violence intrinsèque.

Il parle tout le temps de son père, raconte des tas d'histoires. On ne sait jamais si c'est vrai ou pas, mais cela révèle une sorte de rejet par rapport à l'autorité paternelle.

Un père engendre plus de violence qu'une mère et si Davis est beaucoup plus dans la sensibilité et l'émotion, Butch, lui, est dans la révolte. Par ailleurs, c'est le seul des trois personnages qui ne reçoit jamais de visite.

Davis est un «white trash à la Larry Clark». Il est issu d'une famille de classe moyenne. Il a ce rapport au sexe qui existe et que nous avons constaté partout où nous allions. Des jeunes de treize ans nous racontaient des histoires à faire rougir un patron de sex-shop. Nous nous sommes inspirés de cette assurance incroyable qui révèle un gouffre affectif évident. Davis est un type de personnage que l'on rencontre beaucoup plus souvent dans la vie qu'un Butch. Il est dans l'air du temps et deale dans sa petite banlieue. Sans être véritablement un danger public, il va se retrouver avec des jeunes qui ont une autre réalité.

J'ai rencontré un gamin du genre de Davis, emprisonné parce qu'on avait retrouvé une carabine à plombs cachée sous son matelas avec un sac d'ecstasy et quelques milliers de dollars. Dans sa cellule, il y avait un Portoricain de 15 ans emprisonné pour meurtre qui faisait des allers-retours au Mexique avec plusieurs kilos de cocaïne.

À un autre niveau, le troisième personnage central, Angel, est un jeune Mexicain qui fait partie d'une minorité dont la représentation au cinéma salit souvent la fierté de ce peuple. J'ai donc voulu montrer un petit dur, noble, beau, touchant même s'il plante un homme pour lui voler sa voiture. C'est évidemment horrible, mais en apprenant à le connaître, on fait la démarche de se demander ce qui a pu l'amener là.

L'une des forces de votre film repose sur le casting. Comment avez-vous choisi vos interprètes ?

Trouver mes comédiens n'a pas été simple. Pendant l'aventure de l'écriture du scénario, j'étais dans le Minnesota et SHEITAN a été projeté en clôture du Festival de Toronto. J'y ai fait la connaissance de K'Naan, ce chanteur somalien, enfant soldat. Nous nous sommes instantanément liés d'amitié. Il m'a confié qu'il avait fait douze séjours dans les prisons juvéniles et un dans les prisons pour majeurs. Je lui ai tout de suite proposé le rôle principal du film. Nous avons beaucoup parlé et bien avancé sur le projet. Arrive enfin le dernier weekend avant le tournage. J'avais quasiment tout mon casting et K'Naan m'annonce soudain que sa maison de disque lui a demandé de choisir entre son prochain album et mon film...

J'ai dû trouver l'interprète de Butch à deux jours du tournage. Il est facile d'imaginer l'état de tension dans lequel je me suis retrouvé. J'étais déjà depuis quatre mois sur les lieux de tournage. Je savais que la force du film reposait sur la crédibilité du personnage. J'ai appelé les directrices de casting et elles ont réussi à auditionner une dizaine de nouveaux jeunes. Lorsque j'ai rencontré Adam Butcher, j'ai tout de suite senti cette folie dans son regard. Sans même lui parler, j'ai su que c'était lui.

Shane Kippel, l'interprète de Davis, est déjà reconnu. C'est un des acteurs principaux de la série «Degrassi». Nous avons pris cette star montante d'une série commerciale complètement à contre-pied pour la mettre dans une prison.

Pour Mateo Morales, qui incarne Angel, il s'est passé un truc étonnant. Nous étions en plein casting et je lui parlais du rôle. Je me suis tout à coup rendu compte qu'il ne m'écoutait plus. Il m'a juste dit : «De toute façon, ce rôle, c'est facile. C'est moi.» On sentait chez lui un parcours spécial. Ses confidences m'ont ensuite révélé à quel point. C'est d'ailleurs son vrai père qui vient le voir au parloir dans le film.

Lawrence Bayne, l'acteur qui joue le gardien, Goodyear, a été lui aussi choisi sur casting. Je voulais une présence, une autorité, une voix mais aussi une fragilité. C'est aussi un chanteur de rock hardcore, il a un micro tatoué sur le bras avec écrit LFB «Lawrence Fucking Bayne». Il servait mon idée qu'il n'y ait dans le film ni «méchants» ni «gentils». Je ne voulais absolument pas diaboliser les gardiens.

Vous avez aussi travaillé avec des nonprofessionnels ?

Pendant la fin de la préparation, Jérémie, mon coscénariste, était très proche des acteurs. Il s'est baladé dans une grande partie du New Brunswick où nous avons tourné à la recherche d'authentiques enfants des rues. Il a approché plusieurs gangs et a réussi à les convaincre de participer à l'aventure du film. Quasiment tous les seconds rôles et la figuration en sont issus. Quant à Taylor Poulin (16 ans), qui joue Banks, la brute qui fait régner sa loi dans la prison, nous l'avons rencontré dans un centre pénitentiaire pour mineurs juste à côté du lieu de tournage. Il venait d'avoir un enfant qu'il n'avait jamais vu. Nous y faisons des ateliers théâtres. Les petits savaient que nous étions à la recherche d'acteurs. Taylor était le plus calme de tous. Le tournage approchait et il fallait se décider. Un des derniers soirs, Taylor m'a serré fermement la main, en me fixant droit dans les yeux. Il était convaincu qu'il était le rôle. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute pour lui. Il est sorti de prison deux jours avant le début du tournage avec une énorme plaie sur le crâne, il s'était pris un coup de table le jour de sa sortie. Son officier de probation et sa famille étaient en réunion avec nous tous les jours. Nous avons des horaires stricts à respecter, une sorte de couvre-feu car il devait rentrer chez lui tous les soirs à une heure précise. Sur le plateau, il faisait l'enfant modèle mais il ne fallait pas se faire d'illusion. Un jour, nous étions en répétition avec un autre acteur du film qui dans la vie sortait d'un pénitencier voisin. On lui apprend que c'est Taylor qui joue Banks. Son regard s'embrase. Il affirme le connaître. Il soulève son t-shirt, me montre une cicatrice qui s'étire sur tout son ventre et me dit que Taylor et ses potes ont tenté de l'éventrer quelques mois auparavant. Il ajoute : «Si je le croise, ça va partir en couille». Nous lui avons promis qu'ils ne se croiseraient jamais sur le tournage... Quelques jours plus tard, j'apprends que ce même petit qui s'était fait éventrer par Banks a un cousin maquereau de 19 ans qui vient de se faire tuer à coups de couteaux par le petit frère d'un autre acteur du tournage âgé de 14 ans... Chaque petit avait une histoire folle et beaucoup se connaissaient. Au plus fort du tournage, nous avions plus de cent jeunes...

Comment avez-vous géré cela ?

Au jour le jour, avec le vent renoué. Mais globalement, tous respectaient notre travail et étaient contents de participer au film.

Il y en a un qui arrivait en Cadillac sur le plateau, on avait notre visite quotidienne de la police pendant les scènes de figuration car le voisinage se retrouvait dans leurs jardins avec 100 jeunes en costume de prisonnier qui fumaient des joints entre les prises. Petite anecdote reflétant bien l'ambiance : Taylor Poulin (Banks), après avoir fait ses deux premiers jours de tournage, a disparu. Le coproducteur me téléphone alors pour me dire qu'il ne reviendra pas, qu'il faut le retirer du scénario ! En fait, il avait attrapé la gale en prison. Nous avons donc organisé ses soins, il a fallu l'encadrer d'encore plus près et nous avons pu continuer.

Où avez-vous trouvé votre prison ?

C'est un décor inspiré de plusieurs prisons que j'ai visitées. Nous avons construit le réfectoire, le gymnase, les dortoirs et les couloirs sur deux sites, deux églises, une baptiste désaffectée et l'autre encore en activité. La rencontre de ces lieux et de ces décors produisait une drôle d'énergie.

Redoutiez-vous le tournage de certaines scènes ?

Je savais que la scène d'émeute était le gros morceau du film. Pas le droit à l'erreur. Le tournage de cette seule scène a demandé trois jours. Quelle tension au moment de dire «Action». Cent gamins enragés balançant des chaises au plafond, renversant les immenses tables en hurlant. En fin de prise, on se retrouvait avec des trous dans les murs, les pompiers sur le plateau, le preneur de son qui voulait arrêter le tournage parce que «c'est complètement inconscient de faire ça !» je pense qu'il avait raison... Quand je repense à mon chef opérateur, André Chemetoff, au milieu de ces cent furies, avec sa grosse caméra 35, un

masque de protection et deux machinos qui lui ouvraient la voie au milieu des meubles qui volaient, j'en ai encore des sueurs froides. Toute l'équipe était terrorisée. Lorsque les petits partaient en vrille, il fallait un signal d'alarme pour les arrêter. Malgré un loupé avec les armes anti-émeute et une mauvaise chute, nous n'avons miraculeusement rien eu de grave. Quel bonheur de tourner des scènes comme ça.

Comment s'est passée la scène où Butch et Banks sont face à face ?

À chaque fois que nous abordions une scène, Banks était mon «conseiller carcéral». Par exemple quand il rentre dans une pièce, tout le monde baisse les yeux. Il ne supportait pas qu'on l'insulte dans une scène (même pour de faux), sinon il devenait tout rouge. Pour la scène de règlement de compte avec Butch, il a fait un effort énorme. 24ème prise, Banks était allongé sur le sol, couvert de sang et avec un regard sombre, il m'a dit très sérieusement : «Kim, c'est la dernière ? Sinon je pète un câble, je tue quelqu'un et je vais retourner en prison !».

Comment a réagi Adam Butcher, pour qui ce n' était pas non plus évident ?

Adam est lui aussi assez spécial. Pendant le tournage, il est allé en garde à vue à deux reprises. Cela faisait peser un vrai risque sur le film parce qu'il était dans toutes les scènes. Un soir, la directrice de production m'appelle en panique. Butch est en prison sans que la police veuille nous révéler la raison et il doit passer devant le tribunal le lendemain. Directrice de production, coproducteur ont donc dû aller plaider sa cause de vant les juges à deux reprises pour qu'il puisse revenir sur le plateau. Ensuite, son père ne le lâchait plus. Il était avec lui tous les jours. Nous avons vécu ce tournage avec la sensation constante d'être à la limite de la catastrophe... Ce n'était pas évident de se concentrer sur le jeu avec tout ce qui interférait autour. Chaque soir, avec mon assistant, nous préparions le programme du lendemain en nous demandant quel serait le drame de la journée. Par exemple, lorsqu'on a répété la scène de la balafre dans le réfectoire, eh bien le comédien a réellement balaféré l'autre avec un couvert en plastique! On l'a soigné et il a fallu toucher l'image en postprod. C'était le drame de la journée.

En vous écoutant raconter, on comprend le soin que vous apportez à l'écriture et au casting. Pourtant, au tournage, on a l'impression que vous jonglez avec des grenades dégoupilées...

J'ai une confiance énorme dans l'improvisation et je ne fais jamais répéter le scénario. Pendant la prépa, on lisait les scènes ensemble et on inventait la suite en impro. Ça me permettait de les écouter parler et de réinjecter leurs propres mots dans le scénario. Il y a une scène que j'aime beaucoup, celle de la gestion de la colère, où ils sont assis en rond avec une prof. C'est une scène à laquelle j'ai réellement assisté dans une prison du Minnesota. La scène était censée être juste une altercation orale, les petits se sont enflammés et ont fait dégénérer la scène en vraie bagarre. Ce n'était pas prévu, évidemment c'est resté dans le montage. J'essaie que les acteurs soient le plus à l'aise possible avec leur personnage pour se sentir libre d'improviser à tout moment. Je pense que ce sont ces moments que je préfère dans un tournage.

Quelle réaction souhaitez-vous déclencher ?

Quasiment tous les spectateurs du film à qui j'ai parlé, surtout les femmes, m'ont confié avoir été choqués par la violence du début et s'être pourtant attachés à ces jeunes. C'est ce retournement que je cherche, celui que j'ai moi-même ressenti. Butch est une brute et Davis, un petit macho pathétique. Pourtant, on les découvre et on s'y attache, par-delà les clichés et les apriori. Ces enfants sont ceux d'aujourd'hui, qu'on le veuille ou non. On sait que la délinquance est un fonds de commerce. En parlant avec certains gardiens, et même certains prisonniers, on se rend compte que l'on vend de la peur pour acheter des prisons, pour

acheter des hommes politiques qui vont combattre cette délinquance. Personne ne cherche vraiment à la résoudre, tout le monde en vit.

DOG POUND n'a qu'un message à faire passer : enfermer les enfants en prison n'est pas la bonne solution. S'ils sont tels qu'ils sont, il faut creuser un peu plus et se poser des questions. Ce film est un miroir que je tends pour montrer à quel point ce processus est un gâchis. Mélanger ceux que l'on peut encore sauver avec ceux qui ont connu une réalité épouvantable est un déni de civilisation.

KIM CHAPIRON – Réalisateur

- 2006 réalise son premier long métrage SHEITAN, distribué dans 40 pays avec Vincent Casel, Roxane Mesquida, Leila Bekhti et Olivier Barthélemy.

- 2002 DVD anthologie Kourtrajmé
«Seigneur ne leur pardonne z pas car ils savent ce qu'ils font»
re groupant une vingtaine de courts métrages de Kim dont LA BARBICHETTE avec Olivier Barthélemy et Vincent Casel.

- 1995 co-réalise avec Romain Gavras PARADOXE PERDU
(courts métrages de science fiction)

- 1994 fonde Kourtrajmé avec Romain Gavras
(collectif d'artistes réalisateurs, acteurs, musiciens, chanteurs, danseurs et graphistes)

FILMOGRAPHIES

ADAM BUTCHER - BUTCH

Cinéma

- 2010 DOG POUND de Kim Chapiro
PRIVILEGED de Jonah Salander
2009 THE BEND de Jenifer Kierans
2005 RALPH de Michael McGowan

Court métrages

- 2009 THE HUNT de Adrian Willis
2008 REWIND de Lara Azzopardi

Séries télévisées

- 2010 ALIEN INVASION (pilote) de Steven Spielberg
THE BRIDGE de Holy Dale
FLASHPOINT de Eric Canuel
2009 HELLHOUNDS de Rick Schroder
DEREK de David Warry -Smith
2007 ACROSS THE RIVER TO MOTOR CITY de Michael de Carlo
OVERRULED I de Paul Fox
2006 REGENESIS II de John l'Ecuyer
2005 TERMINAL CITY de Jemery Podeswa

SHANE KIPPEL – DAVID

Cinéma

- 2010 DOG POUND de kim Chapiro
VERONA de Laurie Lynd
PURE PWNAGE de Graeme Lynch
YOUNG FAUST de Greg Wallace

Séries télévisées

- 2001-09 DEGRASSI : NOUVELLE GÉNÉRATION
2006-09 DEREK

MATEO MORALES – ANGEL

Cinéma

- 2010 DOG POUND de Kim Chapiro

Court métrages

- 2008 PUDGE de Annie Bradley
2006 ACROSS THE HALL (EL OTRO LADO DEL PASILLO) de Alan Powel

Séries télévisées

- 2009 THE BORDER de John Fawcett, CBC
WAREHOUSE de Gus Makris
2008 DA KINK IN MY HAIR II de Steve Scaini
2007 THE LINE de Gail Harvey
REGENESIS IV de Christina Jenings